

six hommes déterminés pour remplacer ceux qu'il a perdus. Ces hommes, si vous y consentez, seront vous-même et cinq de vos compagnons. Vous partirez avec moi et nous arriverons pendant la nuit à bord du trois-mâts. Don Ramon ne s'informera de vous que le lendemain matin, et, jusque-là, je vous enfermerai dans ma chambre. Pendant ce temps, votre goélette aura appareillée, et, avec le vent qu'il fait, elle pourra être dans la baie au point du jour. Elle arrivera sans être signalée, car les matelots de veille cette nuit me sont tout dévoués. J'ai gagné, en outre, une bonne partie de l'équipage. Votre second, ou celui à qui vous aurez laissé le commandement de votre navire, attaquera aussitôt, et lorsque don Ramon s'élancera de chez lui pour courir à l'ennemi, vous sortirez de ma chambre et vous vous placerez avec vos compagnons de manière à le séparer de son appartement et de la jeune dame. C'est là le point important, car, autrement, au moment où il se verrait vaincu, il reviendrait sur ses pas et la tuerait infailliblement. Quant au fort, il fera encore nuit ; il tirera mal. Acceptez-vous ?

—C'est bien hasardeux, dit Charmon.

—Et si c'était un piège ? fit Ledru. Je ne vois pas, dit-il à Smith, la raison de votre dévouement.

—Je suis riche, et j'ai assez de la vie que je mène. Puis, dans un accès de défiance, il peut me tuer au premier jour. Et enfin, continua Smith en baissant la voix, la conscience devient une trop vilaine compagne quand elle commence à vous reprocher la nuit les crimes que vous avez commis pendant le jour.

—Tu as bien facilement regagné la confiance de ton capitaine ?

—Oh ! dit l'Anglais en pâlisant, c'est moi qui ai coupé la tête de l'homme que je lui désignai.

Armand alla à l'Anglais et lui prit le bras.

—Moi, lui dit-il, je n'ai pas même eu tout à l'heure la pensée de te punir. Je ne t'ai jamais fait de mal. Lucy m'écrit de me fier à toi : je veux la croire. D'ailleurs, sa vie et la mienne ne valent plus la peine d'être si longtemps disputées. J'accepte.

Armand choisit, pour l'accompagner, le capitaine Charmon et quatre hommes éprouvés. Il laissa le commandement de la goélette à Ledru. Le plan de l'Anglais put être suivi de point en point. Au milieu de la nuit, ils montèrent à bord du trois-mâts. Ils étaient conduits par Smith, qui les enferma dans sa chambre. Là, ils restèrent silencieux, assis sur des escabeaux. Armand s'était couché sur le lit. Si près d'un danger mortel, il passa les heures qui l'en séparaient à récapituler sa vie avec un amer chagrin. Sa vengeance, sur le point d'être satisfaite, le laissait indifférent. Une seule fois, la porte s'ouvrit. C'était Smith qui entra. Il se pencha à l'oreille d'Armand et lui murmura ces paroles :

—Elle est seule dans sa chambre ; elle souffre bien de sa blessure. J'ai dû lui dire que vous étiez là, car elle l'avait deviné à un grand trouble qu'elle ressentait.

Ces quelques mots, qui étaient une consolation inattendue, répondaient si bien à la pensée et à la douleur d'Armand, qu'il fondit en larmes.

—Merci, murmura-t-il à son tour.

Il eût presque serré la main de cet homme qui, pourtant, avait été pour moitié dans ses malheurs.

A quatre heures du matin, Armand et ses compagnons entendirent plusieurs coups de feu et un grand cliquetis d'armes. En même temps, on ouvrit leur porte et ils se précipitèrent sur le pont. Aux premières clartés de l'aube et à la lueur de la fusillade, ils aperçurent le capitaine Ledru et les hommes de la goélette qui sautaient sur l'avant du trois-mâts. Don Ramon, suivi de quelques hommes qui lui étaient restés fidèles, courait à leur rencontre. Armand se plaça de manière à lui couper la retraite, et fit faire feu à ses hommes sur l'équipage de l'*Argus*. A cette diversion imprévue, la plupart des pirates jetèrent leurs armes et se rendirent. Quant au Brésilien, en apercevant Armand, il rugit et bondit au milieu des cinq Français, mais tomba presque aussitôt criblé de blessures.

Ce fut à cet instant que, semblable à l'ange du châtimement et converti de longs vêtements noirs qui faisaient ressortir son affreuse pâleur, miss Stanby s'élança de sa chambre. Pendant une seconde elle resta debout sur le seuil. Son bras droit était caché dans sa poitrine, mais elle avait la main gauche étendue, et désignait du doigt, avec une indicible horreur, le Brésilien qui râlait à ses pieds. Tout à coup elle se rejeta en arrière, serra convulsivement la main d'Armand, et s'évanouit.

Armand l'emporta dans ses bras, la déposa sur un lit et s'assit à son chevet. Il avait chargé Ledru et Charmon de prendre les dispositions qu'ils jugeraient convenables.

—Seulement, leur avait-il dit, ne touchez pas au Brésilien. Laissez-le sur le pont dans l'état où il est.

Quelques heures plus tard, l'*Argus*, qui avait pris la goélette à la remorque, se trouvait en calme à plusieurs milles au large. Le plus grand silence régnait à bord. On avait mis aux fers une partie des pirates. Les autres, parmi lesquels était Smith et les matelots de la goélette, se tenaient groupés des deux bords sur l'avant du grand mâât. Ledru et Charmon causaient à voix basse sur le banc de quart.

Le Brésilien, à demi couché au milieu du pont, avait le dos appuyé contre le grand panneau.

Après de longues convulsions, Lucy s'était assoupie. Vers midi, elle s'éveilla. Elle vit Armand, et son visage se couvrit d'une ardente rougeur. Puis elle redevint très pâle.

—Je voudrais me lever, dit-elle.

Ils sortirent sur le pont, et s'arrêtèrent malgré eux devant le Brésilien, qui avait alors les yeux fermés. Ils étaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Le moribond fit un mouvement, ouvrit les yeux et les regarda. Armand et Lucy frissonnèrent sous ce regard, puis, sans dire un seul mot, et chacun d'eux succombant sans doute sous le poids de ses émotions, ils se promènèrent, l'un à babord, l'autre à tribord.

Leur contenance était sinistre, leur pas précipité. Les mêmes regrets, les mêmes pressentiments atroces remplissaient leurs cœurs. De temps en temps ils observaient le Brésilien à la dérobée. Leurs traits farouches et contractés semblaient accuser cette même pensée : " Nous devrons peut-être à cet homme, qui nous a déjà tant fait souffrir, des souffrances plus terribles encore."

Don Ramon, cependant, adossé contre le panneau, haletait sous un accablant soleil. Les mouches bourdonnaient autour de lui et suçaient ses blessures. Il râlait, mais en s'efforçant de conserver un reste de vie. Impassible et sombre, il suivait de l'œil, avec un sourire sardonique sur les lèvres, le jeune homme et la jeune femme. Lui aussi songeait qu'il les avait séparés dans l'avenir, comme il l'avait fait dans le passé. Toutefois, par intervalles, il tournait la tête et semblait chercher quelqu'un.

Il aperçut Smith et l'appela d'une voix faible.

—Tu m'as trahi, lui dit-il, mais je te pardonne. Donne-moi à boire.

Au moment où l'Anglais se penchait en lui tendant un verre, le Brésilien se souleva, arracha un couteau que Smith portait à sa ceinture et le lui enfonça dans la poitrine.

Il y eut un cri d'émoi dans l'équipage ; mais Armand et Lucy virent ce meurtre avec une froide indifférence.

—Allons, qu'on en finisse, dit Armand.

Ledru, qui avait prévu cet ordre, avait fait passer une corde au bout de la grande vergue. On mit le nœud coulant au cou du Brésilien, et trente hommes hisèrent son corps en courant.

Armand et Lucy contemplèrent quelque temps le cadavre, qui se balançait dans les airs.

Ils se regardèrent ensuite. Mais ils ne purent se tromper ni l'un ni l'autre sur l'épouvantable conviction qui leur venait à la fois, car ils jetèrent un même cri de désespoir.

V

La petite ville de Glemgarten, dans le riche comté de Kent, est située au milieu d'une grasse et verdoyante prairie, où la Medway, aux eaux claires et rapides, dessine de capricieux méandres. Des collines, légèrement bombées, mais abritant çà et là quelques jolies villas sous de grands arbres, animent l'aspect, peut-être un peu monotone, de cet opulent paysage.

A un mille à peu près de la ville, on rencontre un couvent de carmélites, un des rares couvents catholiques qui existent en Angleterre. L'emplacement de cette maison religieuse est précisément celui d'un ancien monastère, dont les vieilles murailles à donjons et à creneaux sont couvertes de lierre et tombent aujourd'hui en ruines. Néanmoins elles ont encore assez d'étendue pour envelopper presque dans leur entier les constructions nouvelles, et sont assez hautes pour les dérober en partie aux regards. Ainsi le culte catholique, qui fait de lents mais réels progrès chez nos voisins, semble vivre et grandir, dans cette délicieuse retraite, à l'abri de ses plus antiques souvenirs. Les rues de Glemgarten sont larges et droites, et les maisons, bien alignées sous leurs toits d'ardoises, brillent de tout le luxe de la propreté anglaise. La population a les mœurs les plus douces et les plus paisibles. Elle se compose presque en totalité de petits négociants de Londres et de Maidstone, qui se sont retirés des affaires avec une modeste aisance.

Il n'y a d'ailleurs d'autre commerce que celui des industries de détail appelées par les besoins journaliers de la vie. Aussi, dès huit heures du soir, le calme est profond, et le silence n'est troublé qu'accidentellement par le chant de quelque buveur attardé. En hiver, dans l'après-midi, et pendant les belles soirées d'été, les habitants n'ont d'autre distraction que la promenade en famille sur la route plantée d'arbres qui conduit de Glemgarten au couvent des carmélites.

On comprend que, pour des gens habitués à une vie aussi régulière, le moindre événement ait de l'importance.

La ville entière fut donc en rumeur, il y a quelques années, à la